



## Viva Arias !

**O**n l'a toujours aimé. Depuis son arrivée en France, en 1968, avec la bande du TSE qui fuyait comme lui la dictature en Argentine, on a suivi les travaux et les jours de cet homme frêle et doux, au regard mélancolique et profond. Alfredo Arias, c'est Peter Pan et la Fée Clochette qui auraient fait leur paradis dans la bibliothèque de Borges et en auraient lu tous les livres. Alfredo Arias est un elfe léger et un clown bien triste, un enchanteur qui lutte contre la cruauté du monde en inventant de vertigineux univers dont les étoiles sont des paillettes de music-hall et dans lesquels les brumes grisantes sont l'encens des églises de l'enfance. Un magicien, Alfredo Arias, un garçon qui peut mettre en scène Balzac et Grandville (*Peines de cœur d'une chatte anglaise*), Maeterlinck ou Rameau, Shakespeare, Goldoni, Stravinsky, Offenbach, imaginer une revue aux Folies Bergère, vivifier l'acidité de son ami Copi, s'étourdir de gamineries de plateau avec Marilu Marini, faire vivre un monde dans lequel les vivants et les morts, les humains et les animaux, les beaux et les laids, les divas et les ringards se croisent, échantent, s'entendent. Alfredo Arias, depuis quelques années, séjourne longuement dans son pays. Monte des spectacles, joue, et revient en France avec des joyaux pleins les poches. En ce moment, il est au Théâtre du Rond-Point avec trois bijoux, liés et autonomes, déléterés,

cocasses, spirituels. Le dimanche, un *Cabaret Brecht Tango Broadway*, avec les deux délicieuses Sandra Guida, la blonde, et Alejandra Radano, la brune, et le pianiste Ezequiel Spucches ; dans la semaine, un double programme : *Trois Tangos* avec couple de danseurs parfaits et des artistes hyperdoues qui reviennent pour certains dans *Tatouage*, chef-d'œuvre bref dans lequel l'acteur Arias déploie son art singulier de conteur et d'interprète. Il y a là une grâce, un charme vénéneux, un mystère diffus, un humour cristallin qui renouent avec le tout jeune artiste qui montait *Eva Peron, Luxe* et autres folies avec sa bande. Evita est justement là, dans ses beaux vêtements d'apparat blancs, ses vêtements de jeune icône emportée par la camarade. C'est Sandra Guida qui l'incarne, tandis qu'Alejandra Radano compose jolie fille ou taureau et que Marcos Montes est une pauvre Carmelita. L'autre grande figure de cette pièce baroque est l'Espagnol Miguel de Molina. Ce grand chanteur, venu d'un milieu modeste, fut la cible des sbires de Franco. Le superbe Carlos Casella lui prête sa très belle voix. Le destin lia Evita et Miguelito, et Arias brode leur histoire en images singulières, narrateur à la fois candide et roué, espiègle et inquiet. Aux saluts, c'est un triomphe... et sous les paupières bleues, c'est un peu le regard de Buster Keaton qui nous effleure.

■ Théâtre du Rond-Point, Jusqu'au 31 décembre. Tel. : 01 44 95 98 21.